

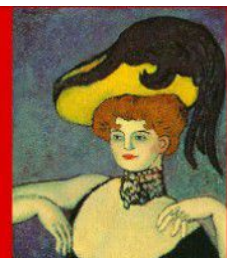
samedi 20 octobre 10h 00 [GMT + 1]

NUMERO 243

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



▪ LA VIE COMME ELLE VA ▪

▪ « Il n'y a de joie qu'à s'appuyer sur l'avenir » ▪

par Pierre Stréliski

Cher Cédric Lagandré,

J'écris pour vous cette chronique aujourd'hui, avec le souci de m'adresser à vous, l'auteur de ce livre *La plaine des asphodèles*¹ son sous-titre en tout petits caractères, comme si l'aveu de ce qui reste à faire ne pouvait être que chuchoté : « ou le monde à refaire ». Le titre est beau indéniablement, comme l'est la police de caractère de la couverture de cette collection chez Flammarion — *Climats* —, référence élégante à une culture classique d'un temps où l'on apprenait encore les mythologies grecques et latines qui savaient donner aux enfants le goût de la lecture et celui de l'épique.

La plaine des asphodèles est ce désert lugubre où les âmes de ceux qui n'ont rien fait de leurs vies errent interminablement entre l'enfer des Tartares et les délices des Champs Elysées. Vous êtes jeune encore, comme le laisse apercevoir votre photo de 4ème de couverture, et

beau comme le fut sans doute à votre âge un Régis Debray ou tous ceux qui, comme lui de cette génération, qui fut aussi la mienne, s'apprêtaient à partir au combat pour tutoyer le monde et faire peser sur lui l'espoir d'un demain.

Votre livre, je l'ai lu d'un trait, avec le désir de le lire encore augmenté de ce qu'il m'avait été offert par quelqu'un qui m'est cher et qui l'est, je crois, aussi à vous. En tout cas, et chez vous et chez elle, retrouve-t-on un même appui sur Beckett, dans vos dernières lignes et dans les siennes, d'un travail qu'elle fit naguère : « Il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer » (*L'innommable*). **Continuer malgré le désastre où est le monde — c'est le constat que fait votre livre, qui nous fait honte de n'avoir rien fait ou de ne pas avoir bien réussi à faire ce que nous aurions voulu faire.** Nous nous prétendions des montagnards, des jacobins ; l'ennui existentiel de nos aînés nés dans le chaos d'un monde qui se fracturait, s'il ne nous faisait pas rire, nous paraissait bien vain. Il restait quelques grandes figures à déboulonner, et de grands boulevards où courir, entre le discours de Malraux accueillant les cendres de Jean Moulin à droite, et l'effroi du *Zéro et l'infini* de Koestler à gauche. Entre les accents surjoués d'un héroïsme tragique et l'horreur de l'écrasement des espoirs d'une révolution, nous étions — j'étais — assez insouciant. « Il n'y a de joie qu'à s'appuyer sur l'avenir » (p. 69) en effet, et notre jeunesse sans guerre attendait, espérait, des lendemains heureux avec une farouche vertu.



Le structuralisme de Saussure nous donnait la clé du monde : il n'y a que des différences, les signes sont définis les uns par rapport aux autres. Le monde tient comme ça. Lacan ajoutait à cet univers scientifique le concept de sujet — à la fois un élément représenté par une combinatoire signifiante et à la fois un élément disparate, comme un cheveu sur la soupe, avec son existence à lui. Avec ce binaire (l'inconscient, la pulsion) pouvait s'amorcer « la reconquête du champ freudien ».

Soixante ans plus tard, les conquêtes des sommets du monde ont été faites et il reste la

plaine insistante qui s'étend. Il fut un temps où le héros du *Désert des tartares* attendait une guerre, quelque chose ; le constat que vous faites est qu'il n'y a plus rien à attendre.

Lacan, que vous citez quatre fois je crois dans votre livre, sans qu'on soit sûr qu'il vous convainque, annonçait en 1960 : « L'oedipe ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des formes de sociétés où se perd de plus en plus le sens de la tragédie ». Vous écrivez, dans ce fil : « Il n'y a plus ni crainte ni tremblement. Le monde est apaisé, le positivisme triomphe » (p. 15).

Je vous écris et j'écris aussi pour *Lacan Quotidien* au lendemain de Journées de notre École sur "Autisme et psychanalyse". **Le hasard a fait se croiser cette lecture sur votre constat désenchanté du monde et un congrès où la psychanalyse avait à se défendre contre des attaques de ce monde contre sa liberté d'expression.** Et dans ce livre et dans ce congrès on trouvait ce même goût, au delà de la perception amère d'une mélancolie possible, que « se maintienne l'impossibilité du langage » (p. 201). Cette impossibilité, que vous nommez « maladie » et « ne-pas-tourner-rond », est féconde. Elle vous fait écrire ce livre, **elle nous fait tenir ce fort congrès où, derrière la bataille de l'autisme, se révélait en pleine lumière que l'inconscient est politique.**

Vous placez votre travail sous l'égide d'une citation des *Somnambules* d'Hermann Broch — cet autre viennois : « Cette époque a-t-elle encore une réalité ? Existe-t-il une réalité pour le non sens d'une non vie ? Où la réalité s'est-elle réfugiée ? »

Ni la religion ni la science bien sûr ni la jouissance ne sauraient être de tels refuges. Ni même la parole, ajoutez-vous adossé à un réel aveuglant : « Le parler est le nom d'une tâche plutôt que d'un lieu. Mais une tâche absurde puisqu'on est déjà revenu de tout, qu'il n'y a plus d'œuvre et qu'on a tué Dieu » (p. 189).

La psychanalyse alors ? On ne sait pas. Vous parlez de Lacan mais vous ne parlez pas de psychanalyse, vous parlez de « thérapies », de « médecine de l'esprit » (p. 18), et peut-être moquez-vous un peu que « la vexation narcissique en quoi consistait selon Freud la découverte de l'inconscient se soit étrangement commuée en motif de satisfaction » (p. 161). Mais de s'appareiller sans trop d'embrouilles à cette satisfaction secrète ne vaut-il pas la peine ?

« Quoi donc oblitère le vertige ? Quoi donc empêche l'*absurdum* du réel ? » (p. 17). Vous avancez, avec Descartes, qu'il reste un « il y a » à cette catastrophe du sens et cette impasse de la jouissance que vous ramenez — avec Lacan encore — à l'autoérotisme (« Mélancolie du masturbateur », p. 155) quand vous ne la faites pas bizarrement équivaloir à un semblant. « La

foi dans la caresse, comme paradigme du rapport à l'autre, fait défaut au mélancolique », écrivez-vous page 156. « Il ne peut que constater l'imprenable de cette altérité » (*id.*). Mais cet imprenable définit-il un semblant ou un réel ?

Il reste un « il y a », celui de la *Troisième Méditation* : « *Il est très certain qu'il me semble que je vois, que j'ouïs et que je m'échauffe* » (p. 115, souligné par C. L.).

On s'échauffe en effet et on se réchauffe avec la prière de Beckett qui conclut votre propos : « qu'un murmure naisse dans l'univers muet, vous reprochant affectueusement de vous êtes désespéré si tard » (p. 205).



Cédric Lagandré

Réveil. Le notre aussi dans notre champ où nous nous croyions immortels, notre champ, notre plaine des asphodèles si nous ne bougeons pas, troupeau docile d'une modernité dévorante, chiens de Diane transformés en serviteurs qui seraient « parvenus à faire taire le silence lui-même » (p. 169).

Qu'un murmure naisse, ou un fracas, réveil au réel, au creux du rêve dont vous dites (Lacan toujours : *cf. Séminaire XI*, « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? ») qu'il n'est « pas pure et simple fiction (...) mais retentissement du fracas du réel » (p. 108).

Il y a, il y a la compagnie discrète du murmure affectueux ; il y a le reste qui se déduit de tout ce rien — « Les vies humaines se trouvent écrasées sur le rien auxquelles elles sont promises » (p. 202). **Pour vous, ce reste à faire, c'est cette écriture qui se débarrasse du savoir et de l'ennui.**

De l'ennui : « En occident les générations les plus jeunes font une expérience singulière : celle d'un complet désœuvrement et de l'"à-quoi-bon" sous lequel se présente une réalité intégralement décomposée en fonctions » (p. 36).

Du savoir : « La saisie par le concept l'empêche d'être un devenir pour un sujet (...) la contrepartie de ce savoir c'est l'irresponsabilité » (p. 160). Le discours universitaire est aussi

vain que tout.

Que reste-t-il alors ? « Le mythe à cessé d'être et les hommes démystifiés n'ont en effet plus rien à attendre » (p. 10), « le réel qui recouvre le monde est un réel plat » (p. 16) dont les spectacles ne sont que des simulacres (le tourisme, les photographies). La tension est insupportable entre « l'absence d'horizon d'un sens » (p. 31) qui pourrait tendre un désir et qu'il n'y ait plus de dieu pour nous donner le monde. **« Le monde de la mondialisation accomplit le Dieu anonyme ; cet anonymat n'est pas l'innommable du Dieu juif, il est ce dont le sens (et la transcendance) n'est plus nécessaire »** (p. 21).

Que reste-t-il ? Sans doute ceci que dit Lacan, « que le névrosé est un sans-nom que le Nom-Du-père importune ». Mais au delà de cette quête après tout non injuste et du sans espoir des classifications, il y a « l'aigu déchirant d'un solo de John Coltrane » (p. 67) et tout ce qui fait que « la croyance précède le sujet qui croit » (p. 93), qui vous offre une formule formidable de la définition du sujet contemporain : **« Le sujet est structuré par des récits »** (p. 93).

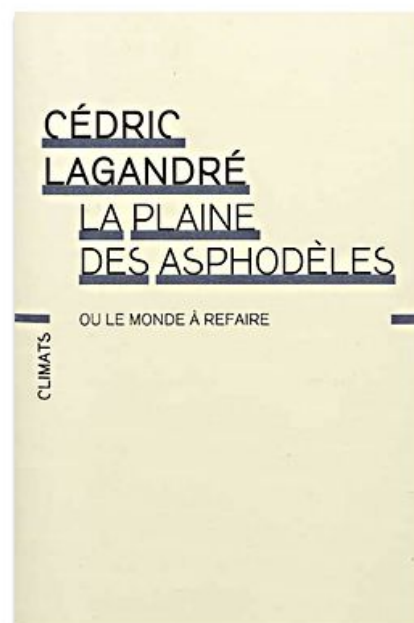
Dans cet univers des discours, vous avancez que « le projet de la philosophie est double : reprendre la question du monde à l'économie gestionnaire ; reprendre le vertige du non-sens, forclos par les religions, au régime des thérapies » (p. 41).

Eh bien alors, la psychanalyse est l'amie de cette philosophie là. Elles ont une politique commune, il n'y a pas en effet à « thérapier » le psychique, il n'y a pas à avoir de vertige devant la fuite du sens, nous nous opposons de toutes nos forces (1800 personnes à ce congrès) aux dérives autoritaires de la démocratie contemporaine.

Il y a aussi, accompagnant toute cette empoignade politique et sociale, un petit reste auquel nous tenons, un par un, qu'on appelle comme on veut l'amour ou le transfert.

Notes

[1] Cédric Lagandré, *La plaine des asphodèles*, Paris, Flammarion, coll. Climats, 2012, 205 pages.



▪ SPECTACLE ▪

▪ Ceci n'est pas de la danse ▪

par Christiane Terrisse



Applaudissements contraints, public comme sonné, interprètes au maintien grave, pas de sourires accrocheurs, on ne rigole pas à la sortie du théâtre Garonne ce soir d'octobre à l'issue de la représentation par **la compagnie Maguy Marin** du spectacle intitulé *nocturnes*, sans majuscule et au pluriel.

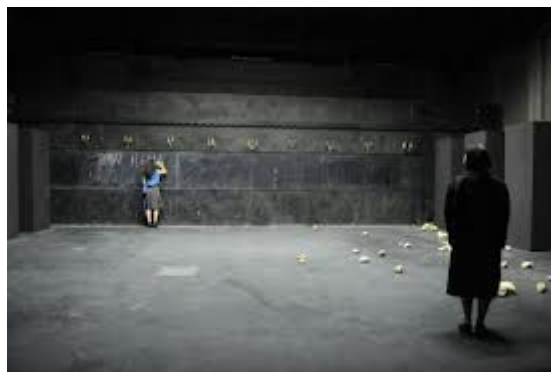
On ne rigole pas, mais on s'y attendait! Ici le divertissement démagogique est banni : « nous sommes en colère » avertissent les créateurs de cette nouvelle pièce, Maguy la chorégraphe et Denis le "preneur" de sons. Ils divisent le temps de la représentation entre ombre et lumière, entre œil et oreille, entre visuel et sonore, dans l'alternance chronométrique de tableaux et d'interludes, aiguisant la curiosité attentive du spectateur par le suspens d'épiphanies interrompues juste avant qu'on ait le loisir de s'y retrouver, de s'y reconnaître, d'en jouir.

Ascèse volontariste d'une succession d'énigmes plus ou moins déchiffrables, de propositions triviales ou savantes, d'énonciations quotidiennes ou littéraires proférées par les danseurs dans leurs langues maternelles sans souci de traduction, privilégiant le son sur le sens, le sensible sur l'intelligible, l'émotion sur la compréhension.

Sur la plateau vidé, encadré latéralement par des coulisses à claire voie, émergent par surprise personnages et éclairages : assis sur une chaise un homme endormi ouvre le ban, une femme à la même place le referme et sa posture abandonnée à la limite de l'obscénité prend le spectateur en flagrant délit de voyeurisme. Honte assurée. Et éveil à la dimension politique de la série, intention assumée par les auteurs « **Nous sommes en colère. Nous devons trouver les mots, les gestes pour exprimer cette douleur du monde, son injustice** ».

Après coup demeurent des éclats de mémoire : un gisant anonyme, visage écrasé au ras du sol et plus tard même posture mais un chapeau vietnamien le situe dans l'histoire; un homme, puis une femme mangent seuls, assis par terre, un fruit, puis des noix craquantes; un autre fait face au miroir ou à un portrait tandis que le suivant regarde couché sur le dos, plusieurs images tournées vers le public; deux hommes jouent aux osselets et commentent en espagnol, deux filles échangent de joyeux secrets, s'offrent des robes colorées; une prostituée attend, une autre insulte le client d'un « crétin ! » véhément; un guitariste accompagne une chanteuse, puis une autre; six personnages impriment leurs mains "négatives" sur un mur-tableau noir et plus tard exposent leurs gants luminescents; quelqu'un écrit « je suis grec » en cyrillique, « je suis tunisien » en arabe tout comme Kennedy solidaire de Berlin divisé.

Des pierres surgissent bruyamment, envahissent la scène, éparpillées ou rassemblées en tas dans un effort vain pour s'en débarrasser, tel un leitmotiv elles restent là à demeure. Eboulement de ruines ou armes de la révolte ?



Contrairement à d'autres pièces de Maguy Marin où les interprètes se présentaient d'emblée face au public, ils apparaissent ici le plus souvent de dos, silhouettes anonymes, figurants interchangeable sur la scène d'un monde atomisé; affairés ou en attente, ils surgissent et disparaissent sans préavis, circuit sans fin de solitudes juxtaposées, de duos furtifs, de déambulations inquiètes en une scénographie minimaliste, quand forme et fond se rejoignent pour « soulever les questions sans devoir dire ».

De (trop) rares touches d'humour, quand une poupée martiniquaise incarne la France, coloniale!

Quelques moments de poésie, un rideau blanc, une poche plastique sous le vent évoquent une installation d'Annette Messenger, une femme plume un volatile et l'on pense à la performance de la cubaine Ana Mendita, une soubrette figée tremble avec son plateau et voilà Jeanne Moreau dans les Mémoires d'une femme de chambre.

Mais est-ce bien ce que nous venons de voir ou bien cherchons nous, de force, à inclure ce matériau énigmatique, hors sens dans les cadres sécurisants de la culture ? à situer le non-su dans le cadre du savoir ? à traduire, délimiter, interpréter ce qui excède, interroge, angoisse ? à retrouver dans le chaos des séquences une référence connue, à réduire ce réel *impossible à supporter* ?



Dans le précédent opus intitulé *Salves*, nous étions, en un dispositif proche, quasiment mitraillés de visions souvent brutales, affrontements exacerbés, chutes, transports de corps, déplacements collectifs ; la guerre, les camps, la lutte, les solidarités...mais un monde où chacun retrouvait des images déjà vues, où l'on pouvait avoir encore envie de dresser des tables à festins.

Nocturnes abandonne cette veine d'un optimisme parfois grinçant, pour présenter un univers déserté, aride, sans plus de tendresse, d'hommes et

femmes rarement sereins, le plus souvent seuls et perdus dans un brouhaha rythmé de pas obsédants, à se demander ce qui s'avance, va arriver, si ce n'est déjà là.

« Ceci n'est pas de la danse ». C'est une occupation répétitive du temps, un découpage aléatoire de l'espace, une mobilisation minimale des corps, une mise en images "évanouissantes".

Répétition, aléas, corps, apparition, disparition, n'est-ce pas là le régime de cet *inconscient réel* que la psychanalyse redécouvre en ces temps de crise. « L'artiste fraie la voie » et nous le vérifions encore une fois.

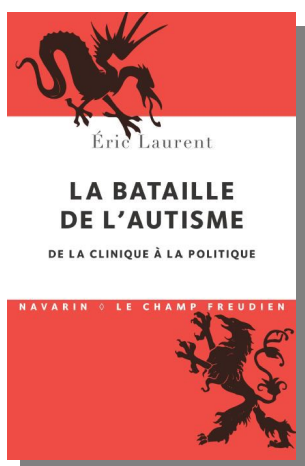
Ce n'est pas pour nous rassurer, mais pour nous empêcher de dormir.

Les citations sont issues de l'interview de Maguy Marin et Denis Mariotte par Jacky Ohayon et Marie Brieuilé. (extraits publiés dans les documents de présentation du spectacle)

Créé le 19 septembre à Lyon, *nocturnes* a été donné au Théâtre Garonne à Toulouse et sera présenté dans le cadre du festival d'Automne à Paris du 16 au 27 octobre. Visiter la page consacrée au spectacle *nocturnes* en cliquant [ici](#). Réserver [ici](#) pour le Théâtre de la Bastille.

[Festival d'automne à Paris 2012](#)

▪ LA BATAILLE DE L'AUTISME EN PERSPECTIVES ▪



Éric Laurent

La Bataille de l'autisme De la clinique à la politique

Lacan Quotidien poursuit une série de textes témoignant de ce que *La Bataille de l'autisme* nous apprend pour mieux lire la clinique et la politique. C'est une manière de parier sur la pluralisation de l'instance de la lettre et de ses usages, soit l'une des pistes de travail qu'Éric Laurent nous ouvre pour le traitement de l'autisme – une piste autrement prometteuse que les spécialisations rééducatives servies par la HAS & consorts.

À la loupe : l'enjeu crucial de la bataille

Hervé Damase

La réalité est affaire de discours, et il en va de même pour ce qui constitue l'actualité. La psychanalyse procède d'un déchiffrement des signifiants-maîtres, au-delà des semblants. *La Bataille de l'autisme* nous convie à cet exercice de lecture enseignant pour découvrir les véritables enjeux de la mise sur le devant de la scène de la question de l'autisme. Nous

saisissons là les ressorts d'un nouvel obscurantisme multiforme, qui, *in fine*, vise une prise de pouvoir sur l'humain. Avec un tact sans pareil, dans un style aussi précis que lumineux, É. Laurent, à la façon d'un archéologue, nous invite à revisiter le champ où a eu lieu la bataille, sachant que le combat n'est jamais terminé ; on en revient plus déterminé que jamais pour affronter la prochaine.

Un don qui oblige

Nathalie Georges-Lambrichs

Le livre d'Éric Laurent est pour moi une leçon d'école. Peut-être même une passe d'École, sur son versant éditorial. Se disposer à l'écriture au moment où l'actualité le demande, corréliser celle-ci à des décennies de travail discret, collecter les expériences multiples, les mettre en perspective, c'est un don pour celles et ceux que l'intimidation *hachaesse* frappe dans leur vie quotidienne. Y intéresser un par un des collègues, c'est démontrer que le lien social nouveau auquel Lacan voulait croire existe, et qu'il subvertit la fonction de l'auteur. Le style du signataire s'en trouve affermi et affirmé.

La rigueur de la construction est immédiatement sensible. D'entrée de jeu, la psychanalyse est extraite du faux débat dans laquelle "on" l'enlise. Elle n'est pas pour autant définie ni circonscrite. Le pas est donné à la pratique qui toujours précède la théorie de l'expérience. Des repères lui sont donnés, puisés chez les Lefort, précurseurs, ou étayés sur d'autres inventions ou dispositifs.

La puissance de l'énonciation n'est pas moindre. Rien dans ce livre qui n'ait été pesé en regard de ce qui doit passer dans le registre manifeste – il y a des choses que notre devoir est de ne pas ignorer –, et ce qui s'entendra d'autant mieux que cela reste latent. Entre l'un et l'autre, le lecteur pourra y mettre du sien.

“Don”, disais-je en commençant, ce livre nous oblige et nous provoque à en faire un usage ajusté pour traiter la suite des événements et non-événements prévisibles et imprévisibles – É. Laurent nous en parlait pas plus tard que le 7 octobre dernier lors des Journées de l'ECF.



Vient de paraître : Éric Laurent, *La Bataille de l'autisme. De la clinique à la politique*, Paris, Navarin ♦ Le Champ freudien, octobre 2012. [Commander en ligne](#)

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](mailto:eve.miller-rose@navarin.com) eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion [anne poumellec](mailto:anne.poumellec@wanadoo.fr) annedg@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

coordination [anne poumellec](mailto:anne.poumellec@wanadoo.fr) annedg@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [philippe benichou](#), [cécile favreau](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

▪ traductions [chantal bonneau](#) (espagnol) [maria do carmo dias batista](#) (lacan quotidien au brésil)

▪ designers [viktor&william francboizel](mailto:viktor&william.francboizel@wanadoo.fr) vwfcbzl@gmail.com

▪ technique [mark francboizel & olivier ripoll](#)

▪ médiateur [patachón valdès](mailto:patachón.valdès@wanadoo.fr) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoo.com ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [philippe benichou](#)

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : [gil caroz](#)

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : [anne lisy](#) et [natalie wülfing](#)

▪ EBP-Veredas@yahoo.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : [maria cristina maia de oliveira fernandes](#)

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □

Paragraphe : Justifié □ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •